« SOMMET » TRADUCTOLOGIQUE À BRUXELLES*

Muguraş CONSTANTINESCU[1]

Suivant une tradition qui lui accorde depuis longtemps déjà son prestige de haute école de la traduction, l'ISTI (L'Institut Supérieur des Traducteurs et Interprètes) de Bruxelles a été ce printemps le lieu de rencontres et de débats autour de la riche problématique de «l'enseignement de la traduction ».

La journée d'étude consacrée à cette thématique, organisée le même jour (24 mars) que le sommet européen des chefs d'état et de gouvernement sur les mesures à prendre pour la période de crise, a réuni les grands « dinosaures » de la planète traductologique, si l'on pense à des personnalités comme : André Clas, professeur émérite, Université de Montréal et ancien directeur de la revue META, Jean-René Ladmiral, professeur, Université Paris X-Nanterre et ISIT-Paris, Jean-Claude Gémar, professeur émérite, Universités de Montréal et de Genève, Salah Mejri, directeur LDI Université Paris 13, Jean Soubrier, directeur du Master 2 de Communication Internationale en Sciences de la Santé, Henri Awaiss, directeur de l'ETIB, Université Saint-Joseph – Beyrouth. Le « coupable » de cette enrichissante et stimulante rencontre, véritable sommet en le domaine, a été, comme d'habitude en ce lieu, le directeur de l'ISTI, Christian Balliu, qui comme tous ses invités portent la double casquette de chercheur et d'enseignant, à laquelle on peut ajouter, pour la plupart, celle de praticien de la traduction ainsi que la responsabilité de direction d'un établissement, d'une revue, d'une formation etc.

Dans son allocution d'ouverture, le directeur de l'ISTI a posé la question, quelque peu rhétorique dans un établissement d'enseignement de la traduction, « La traduction s'enseigne-t-elle? » et a formulé un certain nombre de réflexions sur la traduction cibliste en laquelle il croit et qu'il oppose à la traduction sourcière (incapable d'embrasser l'ensemble comme la première) sur la nécessité d'inventer la traduction, sur l'utilité d'une traductologie appliquée.

Son discours inaugural a joui des réactions et des réflexions les plus diverses, vu les approches différentes embrassées par les participants et leurs spécialisations variées : jurilinguistique, traduction médicale,

[1]Professeur à l`Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

BDD-A5140 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:26 UTC)

traduction littéraire, traduction générale, didactique de la traduction, phraséologie etc., toutes convergeant vers la même problématique des stratégies d'enseignement de la traduction, des difficultés qui surgissent dans ce processus, des solutions et décisions à prendre.

Le premier intervenant, le « pape » de la traductologie contemporaine, André Clas, fêté et honoré particulièrement cette année pour un moment de bilan qu'il traverse en rajeunissant sans cesse en toute splendeur et effervescence intellectuelles, a placé sa communication sous la haute idée qu'aucune langue ou civilisation ne se suffit à elle-même et qu'un bon remède à ce mal d'autosuffisance est, sans doute, la traduction. La mobilité du savoir assurée par la traduction a des pivots indispensables dans les écoles de traduction et interprétation qui ont le rôle d'organiser, structurer et ordonnancer les connaissances, en proposant de la sorte des repères et stratégies.

Une didactique efficace, suppose, selon l'ancien directeur de META, revue à rôle révolutionnaire dans la réflexion traductologique, des modèles théoriques qui guident et orientent le jeune apprenti dans le choix des meilleures stratégies (choix des mots, citations, collocations, jeux de mots, métaphores, néologismes, noms propres, structures phraséologiques etc) conduisant à une restructuration du texte, tout en surveillant et en gardant, dans la mesure du possible, les cadences de la phrase.

La conceptualisation s'avère nécessaire pour le cheminement traductionnel à suivre et l'enseignement de la traduction doit se faire sur une connaissance structurée et systématisée, même si en matière de théorisation les choses ont pris une ampleur particulière, résumable en une phrase admirative d'André Clas, "ça bouillonne, ça bouillonne".

Le « bouillonnement » traductologique a été bien visible tout au long de la journée de l'ISTI et comme il fallait s'attendre dans l'intervention de Jean-René Ladmiral intitulée « De la traductologie à la didactique de la traduction ». Connu comme farouche partisan d'une théorie nourrie par la pratique, il a commencé par déclarer nettement que « sa » traductologie est d'essence didactique, une traductologie non pas prescriptive mais productive, censée aider le traducteur dans son travail d' « aujourd'hui » et non expliquer la manière dont il a accompli une traduction « hier ». Dans ce sens, reprenant les questions de la journée « La traduction s'enseigne-t-elle? », « La traduction s'apprend-elle? », le professeur de Nanterre a évoqué l'idée du traducteur né, selon laquelle la théorie n'a aucun effet sur la pratique, pour nuancer les choses et reconnaître la place d'un discours méta, explicatif qui a une certaine scientificité, un « phantasme » de scientificité, celles des sciences humaines et non pas celle des sciences dures. Ce métadiscours « bricolé », dû à un bricolage à plusieurs, a un rôle essentiel dans l'apprentissage et la pratique de la traduction car il aide le traducteur à limiter ses incertitudes, à éviter les erreurs. La conclusion de Ladmiral,

BDD-A5140 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:26 UTC)

qui vient également de sa pratique de traduction ainsi que de celle de l'enseignement est celle embrassée, plus ou moins inconsciemment par la plupart, et dit que l'expérience du traduire est une partie de l'enseignement même de la traduction.

Cette expérience peut concerner la traduction du texte littéraire, philosophique, médical ou autre et dans le cas de Jean-Claude Gémar du texte juridique. Dans sa communication, le redoutable spécialiste se réclamant à la fois de l'Université de Montréal et de celle de Genève a proposé une sorte de corpus de commandements pour la formation d'un spécialiste assez récent, notamment le jurilinguiste, en commençant par le plus limpide « Le droit tu traduiras? Jurilingute tu seras » et en finissant par le plus ardent, rendu par une adaptation des fameuses paroles de Boileau « Sur le métier ton ouvrage vingt fois remettras », en passant par des étapes marquées par des actions comme « posséder », « maîtriser », « agir », « respecter », « exprimer », concernant les connaissances des deux langues, les compétences de rédaction, les compétences stylistiques, les particularités socio-culturelles, les faits culturels, la culture philosophico-juridique, le savoir de comparatiste. Une importance particulière sera accordée au fait que le bilinguisme du traducteur ne suffit pas et qu'il doit être doublé par un bijurisme. et que ce spécialiste, tenant au moins de deux domaines qu'est le jurilinguiste ou juritraducteur doit toujours chercher l'équivalence fonctionnelle, ou en traduisant en langage familier, s'efforcer toujours davantage même si parfois le sentiment de « travail ingrat » fait son apparition.

La réaction de la salle - réunissant surtout les étudiants de l'ISTI - exprimant la sensation du déjà vécu devant cette confession, involontaire peut-être du praticien Gémar, a montré que l'enseignement de la traduction suppose outre normes, principes, savoir et commandements une complicité de praticien à praticien, de traductologue à traducteur, qui aide le jeune apprenti à comprendre que le métier embrassé par lui gagne en beauté par ses difficultés et obstacles, où la créativité peut-être la vraie solution.

Le rôle de la créativité a été, implicitement, évoqué par Salah Mejri dans sa communication portant sur « Phraséologie et traduction », dans laquelle le directeur LDI Université Paris 13 a souligné l'importance du fait phraséologique dans la réalisation de la qualité stylistique du texte traduit. Le traducteur doit gérer la double condition de ce fait, notamment la liberté combinatoire et le figement de la combinatoire, et prendre en compte la manifestation de l'idiosyncrasie dans la phraséologie qui dévoile souvent toute une vision de voir le monde.

Même si apparemment la traduction médicale semble exempte de telles difficultés et subtilités, Jean Soubrier a démontré, des exemples à l'appui que même dans le domaine scientifique il y a parfois un « flou » terminologique comme dans le cas de la maladie

BDD-A5140 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:26 UTC)

« arthrose » pour laquelle existe une quinzaine d'expressions synonymiques, ce qui complique le choix du traducteur. Le flou terminologique conduit parfois à opacification du texte traduit. La siglaison fréquente dans la médecine ainsi que le nombre important d'anglicismes rendent difficile la tâche du traducteur médical, de règle, un linguiste doublé d'un bon connaisseur du domaine qui se doit d'accomplir un grand travail de documentation.

Mais comme on le sait, toute traduction littéraire, scientifique ou technique suppose pour le vrai traducteur un travail permanent de documentation qui est plus approfondie encore lorsqu'on traduit un texte littéraire dans une langue et culture éloignées comme c'est le cas évoqué par Henri Awaiss, présenté par André Clas comme un amoureux des métaphores, de la traduction « collective » faite par les étudiants de l'ETIB, coordonnés par Gina Abou Fadel pour le texte de Florence Noiville, *La donation*, ou celle faite par Khalil Ramez Sarkis pour les *Confessions* de Rousseau.

Même si dans un premier temps la traduction collective semblait morcelée, l'empathie que la traduction littéraire suppose souvent a mené à la recréation de l'émotion du texte original car c'est l'art du traducteur de capter et transmettre l'émotion que lui même a ressentie à la lecture de « son » texte. A cela s'ajoute le travail dans un climat de créativité qui fait qu'à l'ETIB on apprend aux jeunes traducteurs à « oser la découverte de leur texte » et, au bout d'un long travail où même la révision du texte est enseignée, on forme non pas des « perroquets » mais des « rossignols ».

Si en plus les jeunes traducteurs ont l'occasion d'entrer en dialogue avec l'auteur, comme les choses se sont passées pendant l'élaboration de la version arabe de *La donation* de Florence Noiville, ils sont plus gratifiés encore, en entendant leur auteur affirmer « Quand on est auteur, la traduction est toujours une joie ».

Cette idée de joie et même de jouissance et de jubilation se retrouve du côté du traducteur de Jean Jacques Rousseau en français de sorte que la conclusion du directeur de l'ETIB, traducteur à ses heures perdues, est que « traduire, écrire, jouir » vont toujours ensemble, stimulante conclusion pour toute cette riche journée de réflexions, débats et échanges.

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID_135, Contrat 809/2009.

BDD-A5140 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:26 UTC)